

L'eucharistie chez Saint Ephrem / François Graffin. — Extrait de :
Parole de l'Orient : revue semestrielle des études syriaques et arabes
chrétiennes : recherches orientales : revue d'études et de recherches sur
les églises de langue syriaque. — vol. 4, n° 1-2 (1973), pp. 93-121.

Appendice. Bibliogr.

I. Ephrem, le Syrien, saint, 303-373 — Et les sens des textes bibliques.
II. eucharistie.

PER L1183 / FT36784P

L'EUCCHARISTIE CHEZ SAINT ÉPHREM

PAR

FRANÇOIS GRAFFIN, S. J.

Professeur à l'Institut Catholique de Paris

En feuilletant naguère un recueil de témoignages de Pères de l'Église au IV^e siècle sur l'Eucharistie, je constatais, une fois de plus, qu'à côté des grands Pères cappadociens et palestiniens de langue grecque, on n'avait pas fait place aux Pères de langue syriaque et au premier de tous, saint Éphrem, alors qu'ils représentent des chrétientés qui ont occupé d'immenses territoires, depuis la Mésopotamie jusqu'en Inde et en Chine, et que ses textes en traduction grecque, latine, arménienne et géorgienne, ont été connus jusque dans l'empire romain d'occident et au-delà.

A cette absence il y a eu longtemps des excuses, notamment le manque d'édition critique de ses œuvres, mais maintenant vient de s'achever après vingt ans de travail acharné, l'édition de dom Edmund BECK parue dans le *Corpus Scriptorum Christianorum Orientalium*: près de 2000 pages (1972) de texte syriaque et autant de traduction allemande. Faute de ce travail préliminaire essentiel, les études parues au cours de ce dernier siècle et qui traitaient de notre sujet s'appuyaient trop souvent sur les textes jugés maintenant inauthentiques: ainsi en est-il de l'étude de TH.-J. LAMY, *Dissertatio de syrorum fide et disciplina in re eucharistica*, Louvain 1859 (p. 20-22), du chapitre de Giuseppe RICCIOTTI, *Sant Efreem siro*, Rome 1925, p. 194-200. Le petit opuscule de Joseph et Pierre HOBEIKA, *Saint Ephrem et la sainte Eucharistie* (Choix de 47 textes touchant la présence réelle, la transsubstantiation et les fruits de la communion, publié à l'occasion du Congrès eucharistique international de Chicago en 1926, texte syriaque avec traduction arabe, française, anglaise et latine), avait le mérite de citer une bonne partie

des textes essentiels, au milieu d'autres non authentiques, mais sans aucun commentaire.

Ce n'est qu'en 1954 qu'a paru dans la revue allemande *Oriens christianus* (t. 48, p. 51-67), la première étude sérieuse sur notre sujet: *Die Eucharistie bei Ephräm*, faite par l'éditeur lui-même, dom Beck. Nous nous inspirons beaucoup de cet article, en retraduisant sur le syriaque les nombreux textes authentiques qu'il a cités, mais en y ajoutant quelques autres, publiés depuis, notamment les *Hymnes conservées en arménien*, éditées par les Pères Louis Mariès et Charles Mercier dans la *Patrologia Orientalis*, tome 30 fascicule 1, 1960, avec une traduction latine, 270 pages. Les hymnes 48 et 49 sur l'Eucharistie sont considérées comme authentiques et l'une d'entre elles la 48^e avait fait l'objet d'un commentaire par le Père Mariès, dans les *Recherches de Science Religieuse* 42 (1954) p. 394-403.

Un certain nombre de citations de Saint Éphrem se trouve aussi dans le livre de Jean-Marc DUFORT, S.J., *Le symbolisme eucharistique aux origines de l'Eglise*, Studia 23, Desclée De Brouwer, 1969, 214 p.

Nos sources étant ainsi établies, il convient de rappeler au début de cette étude, comme le fait dom Beck, que nous ne trouvons nulle part chez saint Éphrem de traité ordonné et logique, et que nous ne pouvons que glaner ici et là, au milieu des textes, des allusions, des images, des symboles, des prières et des exhortations.

Ces textes épars, pour en faciliter l'exposé, nous les avons groupés autour de trois thèmes: 1) L'aspect sacrificiel de l'Eucharistie, lié à l'offrande sur la croix; 2) La présence du Christ opérée par l'Esprit; 3) Les dispositions requises pour bien recevoir l'Eucharistie et les effets qu'elle produit.

* * *

Le premier texte que nous citons montre qu'un des gestes essentiels de la Cène, la fraction du pain, doit être compris en liaison directe avec le sacrifice de la croix. Il est tiré du recueil d'hymnes *De Azymis*, chantées sans doute à la fin du carême (II, 7) (1).

(1) CSCO vol. 248 (texte syr.) p. 4; vol. 249 (trad. all.), p. 4.

Il rompit le pain de ses propres mains
 en signe de l'offrande de son corps;
 Il mélangea la coupe de ses propres mains
 en signe de l'offrande de son sang.
 Lui-même s'offrit en sacrifice
 prêtre de notre propitiation.

C'est ce que Éphrem avait déjà expliqué dans l'hymne 49 des *Carmina Nisibena*, strophe 2 (2):

S'il n'avait pas revêtu notre corps,
 comment aurait-il goûté la mort?
 et si son corps n'avait pas été tué
 c'eût été mensonge de rompre son pain.

Éphrem insiste encore davantage sur ce point dans l'hymne arménienne 48, vers 41 à 52 (3):

Au Cénacle c'était identiquement le même
 Qui donnait et distribuait à tous.
 Ce peuple-là (les Juifs) a bien pu le *tuer*;
 Lui-même s'est *tué* de ses propres mains.
 C'est un *tué*, que ses propres mains *tuèrent*
 Qu'ont crucifié ces fous sur le Golgotha!
 S'il ne s'était *tué* lui-même, dans le Mystère,
 Point ne l'auraient-ils, dans la réalité, *tué*!
 La veille, il se *tua* lui-même, en figure;
 Puis, après seulement, le lendemain, ils le *tuèrent*.
 Car il avait livré son corps à ce peuple-là
 Pour qu'ils s'en moquassent autant qu'ils voulussent.

Nous avons là un excellent spécimen de la poésie d'Éphrem, avec ses répétitions, ses jeux de mots, ses inclusions, qui font entrer de force l'idée dans les esprits de ceux qui chantent ces hymnes.

Notre acteur veut montrer que la Cène est déjà un sacrifice de par la volonté de celui qui l'opère; il suit donc que l'acteur principal y a un rôle tout-à-fait remarquable: il est à la fois prêtre et victime: Éphrem se livre

(2) CSCO 218, p. 7; 219, p. 13.

(3) Cette hymne a été traduite en français et commentée par Louis MARIÈS, S.J.: *Une antiphone de saint Éphrem sur l'Eucharistie* dans *Recherches de Science Religieuse* 42 (1954), 394-403.

à toutes sortes de variations sur le thème de l'agneau présenté par saint Jean: (*De Azymis*, VI, 9, 10) (4):

L'agneau de Dieu avait mangé l'agneau (pascal).
 Qui vit jamais agneau manger un agneau?
 L'agneau véritable mangea l'agneau pascal.
 Le symbole se hâta d'entrer en pleine vérité.

On peut se demander alors comment le Christ est devenu prêtre. Comment a-t-il hérité des pouvoirs du sacerdoce ancien? (*De Az.* II, 8) (5) C'est à Melchisédech que l'on pense tout d'abord:

Il se revêtit du sacerdoce
 de Melchisédech son type,
 Qui n'avait pas célébré de sacrifice,
 mais donné du pain et du vin.
 Il abolit le sacerdoce (ancien)
 épuisé par les libations.

Quand se situe cette transmission de pouvoirs au Christ dans (5) l'Évangile? C'est d'ordinaire au moment du baptême par l'intermédiaire de Jean Baptiste. Éphrem lui-même l'indique dans *l'Évangile concordant* (S.C. p. 94), mais il en parle aussi à une date de la vie de Jésus qui semble étrange à première vue, dès la Présentation au temple: d'après lui, c'est le vieillard Siméon qui a transmis à l'humanité de Jésus les dons de prophétie et de prêtrise de l'Ancien Testament. Ce passage se trouve dans un des rares morceaux en prose d'Éphrem, qui ressemble fort à de la prose rythmée: (*De Domino nostro*, § 50 (6)):

(4) CSCO 248, p. 13; 249, p. 11. Même dans les *Hymnes sur la Perle*, qui couronnent les *Hymnes de Fide*, le thème de l'agneau revient: hymne 2, 11. Voir *L'Orient Syrien* 12 (1967), p. 139:

Par nature, (perle), tu ressembles
 A un agneau silencieux
 A cause de sa douceur.
 Mais si quelqu'un
 (perce) une perle
 Et la suspend à son oreille,

Alors, comme au Golgotha,
 Elle jette encore davantage
 Tous ses feux
 Sur ceux qui la regardent.
 (Zach. 12, 10)

(5) CSCO 248, p. 4; 249, p. 4.

(6) CSCO 270, p. 47; 271, p. 48.

Le prêtre Siméon, quand il reçut le (Christ) dans ses bras
 pour l'offrir devant Dieu, l'ayant vu, comprit
 Que ce n'était pas lui qui l'offrait,
 mais que lui-même était offert par lui.
 Car ce n'était pas le Fils qui était offert par le serviteur à son Père,
 mais le serviteur qui était offert par le Fils à son Seigneur.
 Car il était impossible que soit offert par un autre
 celui par qui toute offrande est offerte.
 L'offrande en effet n'offre pas son offreur,
 mais par leurs offreurs sont offertes les offrandes.
 Donc celui qui reçoit les offrandes s'est donné lui-même,
 pour être offert par un autre, afin qu'en l'offrant lui, ses offreurs soient offerts
 par lui.
 Car, de même qu'il a donné son corps à manger,
 pour que, mangé, il donne la vie à ses mangeurs,
 De même il s'est livré lui-même pour être offert,
 afin que par son contact les mains qui offrent soient sanctifiées.

Parallèlement à cette transmission du sacerdoce à Jésus par Siméon, Éphrem voit, à travers tout l'Ancien Testament, cet envol des symboles de l'Eucharistie, qui viennent se réfugier dans le Temple, et, qui à la mort de Jésus sur la croix, quand le voile se déchire, sortent à sa rencontre: (*De Az.* 6, 11, 12) (7):

Car tous les types résidaient dans le saint des saints
 y attendant celui qui devait les accomplir tous.
 Quand les symboles virent l'agneau véritable,
 ils déchirèrent le voile, sortant à sa rencontre.

ou encore dans le *Commentaire de l'Évangile concordant* (8):

« Il convenait que Notre Seigneur fut le port de tous les biens, dans lequel ils se rassemblent, le terme de tous les symboles, vers lequel ils accourent de toutes parts, et le trésor de toutes les paraboles: soulevés comme par des ailes, tous se reposeraient sur lui seul en paix. »

Le premier de ces symboles est Abel (*De Crucifixione II*, 8, 9) (9):

(7) CSCO 248, p. 14; 249, p. 12.

(8) ÉPHREM DE NISIBE, *Commentaire de l'Évangile concordant ou Diatessaron*, traduit du syriaque et de l'arménien. Introduction, traduction et notes par Louis LELOIR, moine de Clervaux, *Sources Chrétiennes* n° 121 (1966) p. 42.

(9) CSCO 248, p. 48, 49; 249, p. 39.

L'Agneau premier (Jésus)
 se choisit un premier pasteur (Abel).
 Le Premier-né (se choisit) des prémices
 et versa en lui sa ressemblance
 Imprima en lui de ses traits,
 exposa par lui une figure de sa mort.
 Abel étant à la fois pasteur et victime,
 notre pasteur et victime (Jésus) figura en lui
 Son rôle de pasteur et son immolation.
 Gloire à toi qui peins tes figures!

Notre Agneau apprit à Abel
 à se garder pur le premier.
 Pour qu'un agneau offre un agneau
 il devait d'abord s'offrir lui-même,
 Puis ensuite un autre (agneau):
 grande merveille alors réalisée:
 Agneau était celui qui offrait,
 agneau aussi celui qui était offert,
 Agneau encore celui qui recevait l'offrande!
 rends grâce à l'Agneau de Dieu!

On trouve des développements parallèles pour d'autres figures de l'Eucharistie dans les hymnes arméniennes 49 et 50: (10) c'est comme une relecture de quelques épisodes de l'Ancien Testament où l'on s'efforce de retrouver les préparations de l'Eucharistie:

Sanctifions-nous, très chers,
 et, approchons du pain de vie:
 Ce n'est pas l'azyme du peuple (d'Israël),
 ni l'agneau d'Égypte.
 N'approchons pas des caillies,
 ni de la manne du désert,
 Ni des pains d'oblation,
 car (le pain de vie) l'emporte sur eux.
 Ce n'était que des signes
 des similitudes des choses à venir.
 Maintenant que les temps sont achevés,
 ils ont laissé place à notre vérité.
 Si le Véritable n'était pas venu,
 l'iniquité aurait demeuré, persisté. (Hymne 50 1-10)

(10) P.O., t. 30, fasc. 1, p. 226-229.

Le peuple juif était fier de la manne du désert
 que mangeait même les incirconcis,
 Combien serons-nous plus fiers de notre pain de vie
 auquel les anges mêmes n'ont pas droit!

Samson exulta
 pour avoir bu de l'eau dans une machoire d'âne!
 Combien plus exultera
 celui qui est digne du sang précieux du Christ!

De la pierre jaillit de l'eau pour le peuple
 qui en but et fut fortifié.
 Du bois du Golgotha pour les gentils
 a jailli la source de la vie.

Par une pointe d'épée était barrée
 la route de l'arbre de vie;
 Aux Gentils le Maître de l'arbre
 s'est donné lui-même en nourriture. etc...

Entre chaque strophe, voici le refrain :

Béni soit celui qui donna son corps
 pour le pardon de tous les fidèles! (Hymne 49, 12 sq.)

Mais où se fait cette rencontre, cet envol de tous les symboles de l'Ancien Testament?

Ce sommet de toute l'histoire du peuple de Dieu à savoir le Cénacle, est béni et exalté par Éphrem en termes particulièrement délicats: (*De Crucifixione* 3, 9, 10, 12) (11).

Bienheureux ce lieu si petit...
 où fut rompu le pain de la gerbe bénie,
 où fut pressée la grappe de Marie,
 calice du salut!

Lieu béni! Personne n'a vu
 ni ne verra ce que tu a vu!
 Le Seigneur s'y fit l'autel véritable,
 prêtre, pain, calice du salut.
 Le même en personne suffit à tout,
 alors qu'un autre ne pourrait y suffire!
 autel et agneau,
 victime et sacrificateur,
 prêtre et nourriture!

(11) CSCO 248, p. 15-53; 249, p. 41-42.

Bienheureuse, ô salle! Jamais chez les rois
 ne fut dressée une table comme la tienne!
 Ni dans la tente du saint des saints,
 où le pain des prémices était déposé.
 Sur toi pour la première fois fut rompu
 ce pain, parce que tu es son église.
 Le Premier-né des autels en sa première offrande
 sur toi est apparu pour la première fois.

* * *

Dans cette description de l'offrande du corps et du sang du Christ instituée au Cénacle et résumant toute l'histoire du peuple de Dieu, il nous a paru jusqu'ici qu'il n'y avait qu'un acteur principal, le Christ, en qui viennent converger tous les symboles, toutes les figures des temps passés. Mais s'en tenir à cette première impression serait oublier la part considérable attribuée dans les liturgies orientales à la personne de l'Esprit Saint: c'est là un des thèmes caractéristiques de saint Éphrem. La huitième strophe de l'hymne 10 *de Fide* l'exprime à merveille:

Dans ton pain est caché
 l'Esprit qui ne se mange pas.
 Dans ton vin réside
 le Feu qui ne se boit pas.
 L'Esprit dans ton pain,
 le Feu dans ton vin:
 Merveille sublime
 que nos lèvres ont reçue (12)!

Remarquons d'abord ces deux vocables, *Esprit* et *Feu* pour désigner le Saint Esprit: ils sont empruntés, bien sûr, au récit de la Pentecôte, où l'Esprit se manifeste sous la forme de langues de feu, mais aussi au récit du baptême de Jésus selon la glose du *Diatessaron* (Cf. L. Leloir, *Commentaire de l'Évangile Concordant*, S.C. p. 95, n. 4): cette tradition est courante chez les Pères et dans les liturgies de langue syriaque.

Mais Éphrem ne rapproche pas seulement Pentecôte et Baptême du point de vue de l'intervention de l'Esprit; il y relie encore le jour de l'Incarnation, notre propre baptême et l'Eucharistie: ainsi l'évoque la dixième strophe de l'hymne 10 *de Fide* déjà citée:

(12) CSCO 154, p. 50; 155, p. 34. Cette hymne a été traduite en anglais et commentée par Robert MURRAY, S.J. dans *Eastern Churches Review*, 1970, p. 142-150.

Voici le Feu et l'Esprit
 dans le sein de ta Mère
 Voici le Feu et l'Esprit
 dans le fleuve où tu fus baptisé.

Feu et Esprit
 dans notre baptême
 Dans le pain et le calice
 Feu et Esprit Saint.

Je n'ai pas trouvé de meilleur commentaire à ces textes que les belles réflexions du grand théologien allemand du XIX^e siècle, M.J. SCHEEBEN dans les *Mystères du Christianisme*, Bruges 1947, p. 532 sq.:

« Le Saint Esprit, Esprit du Fils, est uni de la manière la plus réelle au corps du Fils dans lequel il repose et habite. De même il vient à nous dans ce corps pour s'unir et se communiquer à nous. Dans le corps du Logos qu'il remplit, nous recevons le Saint Esprit pour ainsi dire à la source même d'où il jaillit...

... La distinction en même temps que la relation entre la mission du Fils et celle du Saint Esprit sont exprimées déjà dans les espèces eucharistiques. Les espèces du vin, symbole du sang, avec leur liquidité, leur ardeur, leur parfum reconfortant et agréable, leur force vivifiante, représentent le saint Esprit, dont la procession est un jaillissement du cœur du Père et du Fils, dont la mission est une effusion qui est en elle-même le fleuve et le parfum de la vie divine. Elles nous le représentent comme le vin qui jaillit du Logos ainsi que d'une grappe divine, le vin de l'amour ardent, de la vigueur et de la vie, de la béatitude enivrante, le vin qui a été exprimé dans le sang sacré du cœur humain du Logos par la violence de son amour, qui a été répandu sur le monde et déversé en nous dans ce sang. ...

Souffle de son amour, il (l'Esprit) pousse le Fils à se donner à nous dans l'Incarnation et dans l'Eucharistie; flamme de son ardeur sanctifiante et unifiante, il opère dans le sein de la Vierge... la sainteté de la nature humaine du Fils, dans l'Eucharistie, la transformation des substances terrestres en celles de sa chair et de son sang... il les glorifie et les spiritualise comme un charbon ardent, de sorte qu'ils apparaissent eux-mêmes comme un feu, un esprit pur... Le corps du Christ... est pénétré et entouré du Saint Esprit qui le glorifie et le spiritualise, de sorte que le feu et le charbon qu'il

embrasse paraissent une seule et même chose. Il est enfin débordant du Saint Esprit, répandant son parfum dans le sacrifice, sa force vitale dans la communion... »

Toujours dans la même hymne déjà citée (*De fide* 10, 14), quelques strophes plus loin, Éphrem reparle encore de l'Eucharistie en réponse à deux questions des Proverbes 30, 4 :

Qui dans ses mains a retenu le vent (13) ? Viens et vois,
 ô Salomon, ce qu'a fait le Seigneur, ton Père :
 Le Feu et l'Esprit, contrairement à leur nature,
 il les a mélangés et versés
 dans les mains de ses disciples.

Allusion évidente à l'Eucharistie distribuée dans la main, selon l'usage d'alors.

L'autre question des Proverbes est celle-ci (*De Fide* 10, 15) :

Qui, dans un voile (14) a su capter de l'eau, demandait-on ?
 Une source dans un voile c'est le sein de Marie ;
 Ce sont les gouttes de vie de la coupe de vie
 que dans leurs mains voilées tes servantes recueillent.

Laissant de côté la première réponse — nous y reviendrons plus loin — nous expliquons la seconde partie, où l'on évoque ces femmes qui reçoivent dans leurs mains entourées de voile le pain consacré qui a été « signé » et trempé dans le précieux sang, afin de manifester visiblement l'union des éléments eucharistiques vivants et glorieux, après avoir été décrits comme séparés, brisés et versés. (Cf. J.P. De Jong, *La connexion entre le rite de la Consignation et l'Épiclese dans saint Ephrem*, dans *Studia Patristica* II (1957), TuU, 64, p. 33.)

Voici la Puissance invisible dans le voile du « Saint » :
 Puissance que jamais nul esprit n'a conçue :
 Son amour s'est penché, est descendu, a voilé
 sur le voile (la nappe) de l'autel de réconciliation.

(13) Un seul mot *ruho* évoque à la fois *Esprit, vent, souffle*. Il n'y a pas d'équivalent exact en français.

(14) Ce mot va évoquer quatre réalités différentes : — 1. Le voile du saint des saints, réceptacle de la divinité. — 2. Le sein de Marie qu'Éphrem compare à une voile de navire gonflée par la *ruho*. — 3. La nappe d'autel portant le corps eucharistique. — 4. Le voile dont les femmes entourent leurs mains pour communier.

Dans cette dernière strophe (HaF, 10, 16), Éphrem fait allusion à la présence invisible de Dieu dans le Saint des Saints, qui, par un décret de son amour est descendu sur l'autel, où l'on retrouve un autre voile, la nappe d'autel. C'est la puissance divine, qui n'est pas toujours spécialement attribuée à telle ou telle Personne, qui se manifeste par cette action caractéristique (traduite par le verbe *rahḥef*) qui veut dire voleter, planer, couvrir, évoquant l'action de l'oiseau qui protège ou couve ses petits. Cf. *Gen.* 1, 2, *Deut.* 32, 11. C'est le verbe appliqué par Éphrem au baptême, à l'Eucharistie, à l'ordre et qui s'est conservé dans la liturgie pour l'épîclèse.

L'Eucharistie, chez Éphrem, est évoquée même par des épisodes de la vie du Christ qui, à première vue, semblent en être éloignés : voyez comment il présente le massacre des Innocents et la fuite en Égypte (*De Nat.* 24, 17) :

Les tueurs moissonnèrent à Bethléem
des fleurs encore *tendres*,
Afin de faire périr avec elles la *tendre* semence
où se cachait le pain de vie.
Mais cette tige de vie s'était enfuie
afin de devenir gerbe au temps de la moisson.
La grappe qui à peine née s'était enfuie
se livra d'elle-même au pressoir
Afin de donner vie aux âmes par son vin.
Gloire à toi, trésor de vie (15)!

Mais c'est la guérison de la femme au flux de sang qui évoque le mieux pour lui la guérison de l'âme par l'Eucharistie :

Comme celle qui dans sa peur trouva cœur et guérison,
guéris-moi d'une fuite apeurée, qu'en toi je retrouve cœur.
Que par ton vêtement je me laisse conduire
jusqu'à ton corps, afin que de mon mieux je puisse parler de toi.
Ton vêtement, Seigneur, est source de remèdes;
en ton habit visible réside ta force cachée.
Un peu de salive sortie de ta bouche, et, de nouveau,
ô grande merveille, c'est la lumière au milieu de la boue (16)!

L'Eucharistie, c'est l'Incarnation appliquée, c'est la même réalité sous un vêtement différent (*De fide*, 19, 2 et 3) :

(15) CSCO 186 (syr. 82), p. 125; 187 (syr. 83), p. 114.

(16) *De Fide* 10, 6 et 7; CSCO 154, p. 50; 155, p. 34.

Qui est digne de ton habit, vêtement de ton humanité?
 qui est digne de ton corps, vêtement de ta divinité?
 Tu as deux vêtements, ô Seigneur:
 l'habit de ton corps, et le pain, le pain de vie.

Qui ne serait surpris de ton changement de vêtement?
 voici que le corps fut le voile de ta splendeur, de ta nature redoutable;
 Tes vêtements furent le voile de ta nature fragile,
 et le pain est le voile du feu qui y habite. (16a)

Mais il faut remonter plus haut encore que l'évangile pour remarquer la continuité avec l'Ancien Testament, notamment avec l'épisode d'Élie (III Rois, 18, 38), faisant descendre le feu du ciel sur le mont Carmel pour confondre les prêtres de Baal (*De Fide* 10, 12 et 13):

Un feu de colère sur les pécheurs
 fondit et les consuma.
 Le feu de la miséricorde dans le pain
 descendit et demeura.

Au lieu de ce feu
 qui consuma les gens
 Dans le pain you avez mangé le feu
 et trouvé la vie.

Sur les offrandes d'Élie
 le feu descendit et les consuma.
 Le feu de l'amour est devenu
 pour nous une offrande de vie.
 Le feu avait consumé
 l'offrande;
 Ton feu, Seigneur, dans ton offrande,
 c'est nous qui l'avons consommé.

Pour Éphrem, le rôle de l'Esprit dans l'offrande eucharistique est si important, qu'à la fin d'une belle envolée il en vient à dire qu'on ne peut pas concevoir un autel sans l'Esprit (*Contra Haereses*, 5, 20) (17).:

Personne n'a jamais vu
 au milieu de la mer
 Errant seule sans pilote
 une barque, se mouvant, se dirigeant elle-même.

(16a) CSCO 154, p. 72; 155, p. 56.

(17) CSCO *Hymnen contra Haereses* 169 (1957), p. 22; 170, p. 23.

De même que toute barque a besoin (d'un pilote)
 ainsi l'âme (a besoin) de liberté
 La créature, d'un Créateur,
 l'Église, d'un Sauveur
 l'autel, du saint Esprit.

Voici encore un passage significatif de l'hymne arménienne 48, 29 (18). Après avoir montré que la divinité au désert ne demeurerait que dans la tente et non dans les cœurs, ici, par l'Église, lieu de prière, la Puissance qui mène tout l'univers par son Esprit demeure en chacun de nous :

Par le baptême de l'Esprit Saint
 pour l'expiation de nos péchés nous avons notre part
 Et la Puissance de l'Esprit qui dans le pain fait sa demeure
 entre reposer en nous.

Ainsi toute action du Christ est aussi une action de l'Esprit qu'il a reçu en plénitude. C'est ce que veut exprimer une strophe admirable, mais difficile, de la 18^e hymne sur la foi, qui a pour sujet les symboles naturels de la foi, de la Trinité et de la croix. Dans la strophe 7, Éphrem a rappelé que sur un navire en mer, tout homme, quel qu'il soit, même incroyant, même juif, est dépendant de deux choses à la fois : de son mât, auquel est suspendue la vergue en forme de croix, à tel point qu'il ne peut pas avancer si la croix n'est pas sur son navire ; et, plus encore, de la voile qui, dit saint Éphrem, pend comme un corps, qui ressemble au corps du Christ :

Quand le navire déploie ses rames en forme de croix,
 Il forme, en croisant ses vergues, comme un sein pour le vent.
 Dès lors qu'il déploie la croix,
 Alors, pour sa croisière, la voie se trouve ouverte.

Voici donc comme un premier temps, une première attitude fondamentale : être en forme de croix : on ne donne sa mesure, on ne réussit sa vie, qu'en se mettant en forme de croix. Tel est le cadre, le squelette obligatoire ; mais il s'agit maintenant de donner une âme à ce corps, d'animer ce squelette, ce sera l'œuvre de l'Esprit Saint, donné dans l'Eucharistie, strophe 10 (19) :

(18) P.O., t. 30, p. 223.

(19) CSCO 154, p. 70; 155; p. 54.

O pur sein de la voile, symbole du corps de notre rédempteur,
Rempli de l'*Esprit*, qu'il contient sans limites,
C'est de l'*Esprit* qui réside dans la voile de lin,
Que les corps habités par l'âme reçoivent la vie.

L'Esprit, semble dire saint Éphrem, joue dans les hommes baptisés, le même rôle que l'âme joue dans le corps ou que le vent dans les voiles, il est comme l'âme de nos âmes; or il réside en plénitude dans le corps du Rédempteur et dans son corps eucharistique. Mais après la résurrection, ce corps glorieux n'est plus limité ni dans l'espace, ni dans le temps, c'est pourquoi l'Esprit est répandu par toute la terre.

Dans l'œuvre du grand théologien suisse, Hans Urs von Balthazar, *La Gloire et la Croix*, (I, p. 418) où l'auteur a voulu montrer dans les mystères du christianisme le point de vue esthétique et poétique trop souvent délaissé dans la théologie occidentale, on se serait attendu à trouver un chapitre consacré à saint Éphrem. A-t-il voulu attendre l'édition définitive de dom Beck? Je ne sais. Toujours est-il qu'il ne le cite qu'une seule fois avec les vers rapportés plus haut, suivis de ce commentaire:

« Le Saint Esprit est une réalité que les philologues et les philosophes des religions comparées ignorent ou du moins « mettent provisoirement entre parenthèses ». La question est de savoir pourquoi c'est justement dans cette voile qu'a soufflé le vent de l'histoire du monde... »

* * *

La réalité de la présence du Christ dans l'Eucharistie, par la puissance du Saint Esprit étant ainsi établie par Éphrem, nous comprendrons mieux les passages de ses œuvres qui nous parlent des effets de ce sacrement et des dispositions qu'il exige.

Citons d'abord un passage bien connu des *Hymnes De fide*, 6, 4 (20);

Dans le pain est mangée
une force inconsumable;
Dans le vin est bue
une vigueur inépuisable...

(20) CSCO 154, p. 25; 155, p. 19.

Une citation des *Hymnes sur la Virginité* 37, 2 (21) insiste sur une union presque matérielle :

Son corps par un moyen nouveau
est mêlé à nos corps ;
Son sang très pur
diffusé dans nos veines,
Sa voix envahit nos oreilles sa splendeur, nos pupilles.
Tout entier il est mêlé
à nous tous par sa miséricorde.
Aimant beaucoup son Église
il ne lui donna pas la manne de sa rivale (l'épouse infidèle)
Il se fit lui-même pain de vie pour elle
afin qu'elle le mange.

L'Eucharistie est aussi nécessaire à notre être spirituel que l'air pour le corps (*De Nativitate* 4, 151, 152) (22) :

Sans la respiration de l'air
nul être ne vit.
Sans la Puissance du Fils
nul être ne tient debout.
De ce souffle de vie
de celui qui donne vie à tout
Dépend la vie
des célestes et des terrestres.

De Azymis, 1, 10 (23) :
Comme Adam, en son corps,
tua la vie,
Ainsi, grâce à ce sacrement,
par son corps qui donne perfection à tout,
Voici que les justes sont rendus parfaits
et que les pécheurs même sont pardonnés.

Le terme cher aux premiers chrétiens « remède de vie » est plus d'une fois répété dans les hymnes de saint Éphrem. Citons cette strophe sur le médecin (*Carmina Nisibena* 34, 10) (24) :

(21) CSCO 223, p. 133; 224, p. 116.

(22) CSCO 186, p. 39; 187, p. 34.

(23) CSCO 248, p. 2; 249, p. 2.

(24) CSCO 218, p. 82; 219, p. 102.

Les médecins ne suffisaient pas à guérir le monde avec leurs remèdes.
 C'est ce que vit le médecin touché de compassion qui suffit à tout.
 Il tranche une partie de son corps, l'applique à la blessure,
 guérit notre douleur, par sa chair et par son sang,
 Il guérit notre plaie. Gloire au remède de vie!
 c'est lui qui suffit à guérir les maladies des âmes par sa doctrine.

Ces derniers mots sont à remarquer : La guérison qui passe par le corps vise plus haut que le corps, elle veut atteindre l'âme en l'instruisant. Ce pain nouveau, qui est rempli de l'Esprit du Christ, nous l'avons vu, est là pour nous spiritualiser, à la différence des figures qui l'ont précédé (*De Nativitate* 4, 87 sq) (25) :

L'unique épi véritable a donné le pain
 le pain du ciel infini.
 Le pain qu'avait rompu le premier-né dans le désert
 avait péri et fut épuisé, bien que multiplié.
 Il revint rompre un pain nouveau
 que les races et les générations n'ont pas pu consumer.
 Les sept pains qu'il rompit ont péri,
 épuisés aussi les cinq pains par lui multipliés.
 Un seul pain qu'il a rompu a vaincu la création,
 car, plus on le partage, plus il se multiplie.
 Il a rempli aussi les jarres de beaucoup de vin :
 ils y puisèrent et l'épuisèrent, bien que multiplié.
 Le breuvage dans la coupe qu'il donna était modeste,
 mais grande est sa puissance et sa limite.
 Une coupe qui contient tous les vins,
 mais le mystère qui s'y trouve est le même.
 Unique est le pain qu'il rompit, sans limite,
 unique la coupe qu'il mêla, sans fin.
 Le grain qui fut semé pour trois jours
 leva et remplit le grenier de la vie.
 Ce pain est spirituel comme celui qui le donne
 aux spirituels (seuls) il donne la vie spirituellement.
 Quiconque le prend de façon corporelle
 sans discernement, le prend sans profit.
 Le pain du miséricordieux, avec discernement,
 l'esprit le prend comme un remède de vie.
 Si les offrandes des morts au nom des démons
 sont offertes en un mystère et mangées,
 Combien nous faut-il un saint discernement
 pour célébrer avec pureté son mystère.

(25) CSCO 186, p. 33; 187, p. 30.

Celui qui mange d'une offrande au nom des démons
 devient démoniaque, sans conteste;
 Celui qui mange du pain du ciel,
 sans aucun doute devient céleste.

Sur ce thème, Éphrem fait une application originale du texte de *Matthieu* 24, 28: Là où est le corps, là se rassemblent les aigles. (*De Azymis* 17, 9 sq.) (26):

Le pain spirituel soulève et fait voler:
 ainsi les peuples ont volé et campé au paradis...
 Là où se trouve le corps du second Adam
 près de lui se rassemblent les aigles affamés.

Par le pain spirituel chacun devient
 un aigle qui parvient au paradis.

Qui mange le pain vivant du Fils
 vole à sa rencontre comme sur les nuées...
 Si la figure de son pain a provoqué le transfert (d'Élie),
 combien plus le pain lui-même fera voler les peuples vers l'Éden.

La nouvelle créature doit tendre à se spiritualiser comme les anges
 (*De fide*, 10, 9 sq.) (27):

Quand le Seigneur descendit sur terre chez les mortels
 il les fit créature nouvelle comme les anges.
 Car il mêla en eux le *Feu* et l'*Fsprit*
 pour qu'invisiblement ils deviennent de *feu* et d'*esprit*.
 Le séraphin de ses doigts ne toucha pas la braise,
 il l'approcha seulement de la bouche d'Isaïe.
 Lui ne la prit pas, lui ne la mangea pas,
 mais à nous le Seigneur donna ces deux faveurs.
 A des anges spirituels Abraham servit
 des mets corporels et ils en mangèrent;
 Grande et nouvelle merveille que fit Notre Seigneur:
 à des mortels il fait manger et boire le *Feu* et l'*Esprit*.

Pénétrés de feu et d'esprit, nous devenons nous-mêmes *ignés et spirituels*,
 c'est-à-dire participants de la nature et de la vie divine.

Ainsi l'Eucharistie, nourriture spirituelle, est déjà une anticipation
 du Paradis. La description faite par Éphrem dans ses hymnes sur le Paradis,

(26) CSCO 248, p. 32; 249, p. 26.

(27) CSCO 154, p. 50; 155, p. 34.

si colorée et luxuriante qu'elle paraisse, ne vise que les réalités spirituelles (28).

Si l'Eucharistie nous déifie, elle nous apporte le premier don de Dieu, la paix :

Voici la victime pacifique
qui pacifie ce qui est en haut et ce qui est en bas
par son sang qui pacifie tout (*De Az.* II, 6) (29)

Il apporte la paix parce qu'il extermine le grand ennemi, la mort : (*De fide*, 10, 18) (30) :

Ton pain a tué le monstre qui avait fait de nous son propre pain ;
ta coupe a détruit la Mort qui nous avait engloutis ;
Nous t'avons mangé, Seigneur, et nous t'avons bu,
non pour t'absorber, mais pour vivre de toi.

Ce pain d'autre part rajeunit tout, alors que le péché dessèche et fait vieillir, c'est le sacrement du rajeunissement (*De Cruc.* 2, 5) (31) :

A l'encontre du serpent qui vieillit tout...
bienheureux le pain qui remet tout à neuf !

Mais on pourrait objecter que le serpent change de peau ! (*De Azymis* 18, 8) (32).

Le serpent change de peau et se renouvelle,
Mais chaque fois qu'il pèle à l'extérieur,
à l'intérieur il s'envieillit.

ou encore avec la comparaison du pain azyme (*De Cruc.* 2, 4) (33)

L'agneau ordonne au sujet de sa figure
qu'on le mange avec les azymes.
Pain nouveau et chair nouvelle,
afin de dépeindre le mystère de son renouvellement,
Car le levain d'Ève s'était propagé,
ce vieux levain qui faisait tout vieillir.

(28) ÉPHEM DE NISIBE, *Hymnes sur le Paradis, Sources chrétiennes* n° 137, Paris, 1968, p. 25 sq.

(29) CSCO 248, p. 4; 249, p. 4.

(30) CSCO 154, p. 51; 155, p. 36.

(31) CSCO 248, p. 48; 249, p. 38.

(32) CSCO 248, p. 33; 249, p. 27.

(33) CSCO 248, p. 48; 249, p. 38.

Tout était devenu vieux et tout s'écroulait.
 mais grâce à l'azyme qui remet tout à neuf
 disparut le levain qui rend tout sénile.
 Béni soit le pain qui remet tout à neuf!

Pour recevoir tous ces dons célestes, il faut s'approcher avec sainteté, avec de grands désirs, avec crainte: c'est ce qui est redit au début de l'hymne arménienne 48 (34):

1. *Saintement* mangeons le corps
 que le peuple fixa par ces clous (à la croix).
 Buvons comme un remède de vie
 le sang qui sourd de son côté...
11. Comme avec un cœur *saint* s'en sont approchés les disciples,
 qu'ainsi s'en approche tout homme...
37. Puis donc qu'Il a rapetissé sa propre personne
 à la mesure de la personne de ceux qui le reçoivent,
 Que la *crainte* fasse sa demeure
 en ceux en qui fait sa demeure le Fils du *Saint*.

Pour retrouver ces dispositions de crainte et de sainteté il s'agit de se remettre dans la perspective du Christ au Cénacle, c'est-à-dire de refaire la passion avec lui, d'être hostie avec lui, selon l'explication donnée dans le *Commentaire de l'Évangile concordant* (S.C. p. 389):

Ses amis ont, grâce à l'amour et à la crainte, un autre moyen d'arriver à lui. En mangeant son corps sacramentel, c'est en quelque sorte à la passion qu'ils le soumettent encore; qu'il apprenne donc à ceux qui le mangent, à condamner leurs corps à la passion avec le sien, en sorte qu'ils le réjouissent par leur passion, comme il les a réjouis par la sienne.

Le sommet de la vie du Christ étant son offrande sur la croix, le sommet de notre amour pour lui sera de nous offrir avec lui: c'est ce qui a été admirablement réalisé de nos jours par le saint ermite du Liban, Le Bienheureux Charbel Makhoul, frappé à mort en s'offrant avec l'Hostie: *O père véritable, voici ton fils, voici le sang répandu sur le Golgotha qui te supplie pour moi.*

N'est-ce pas un écho de l'hymne arménienne 49 de saint Éphrem (35):

(34) *Rech. de sc. rel.* 42 (1954), p. 398: trad. L. MARIÈS.

(35) P.O., t. 30, p. 227: traduction française inédite de l'abbé Léon Froidevaux qui avait présenté les Hymnes arméniennes dans *Recherches de Science Religieuse* 51 (1963) p. 558-578: *Sur un recueil arménien d'hymnes de saint Ephrem.*

Aimons à approcher, mes frères, de ce corps
que notre prêtre donne.

Que la crainte habite sur nos lèvres
quand nous recevons ce remède de vie!

Refrain: Béni soit celui qui donna son corps
pour le pardon de tous les fidèles!

Au moment où est rompu le corps saint
nous faisons mémoire de son immolation.

Que tous nos membres soient dans la crainte
quand s'immole le Fils de Dieu!

Son mystère est distribué (à l'autel),
mais c'est sa mort qu'il faut contempler.

Plus grave que toute autre heure
est l'heure de son immolation!

Les yeux fermés (*litt.* voilés), regardons,
voyons-le suspendu au bois!

Que nos pupilles contemplent le sang
qui coula de son côté!

Dans la crainte et l'amour approchons du remède de vie,
comme des gens qui ont compris!

Que notre cœur soit bouleversé par sa mort!
que notre âme désire son mystère!

« Dans la crainte et l'amour ». Comme toujours chez saint Éphrem, ces deux dispositions ne doivent pas être dissociées. Le moyen âge a beaucoup trop gardé le souvenir d'un saint Éphrem, sombre ascète, agitant les foudres du jugement dernier, et a oublié ses accents de tendresse et d'amour pour le Christ, la Vierge et les saints. Ainsi que dans les Hymnes sur le Paradis, (p. 19) le Christ a comme deux visages: il est le Bon et il est le Juste, mais c'est sa bonté et sa miséricorde qui sont chantées le plus souvent; et le langage d'Éphrem est à comparer avec les accents d'un Origène, d'un saint Bernard ou saint Bonaventure.

Jugez-en par ce dialogue de la Mère de Dieu avec son Fils dans la Crèche, tiré de l'hymne 16 sur la Nativité (36) qui pourrait servir de modèle d'action de grâce, car, dit encore saint Éphrem: Marie nous a donné le pain qui repose, alors qu'Ève nous avait donné un pain de fatigue. (*De Azymis* 6,7) (37).

(36) CSCO 186, p. 83; 187, p. 75.

(37) CSCO 248, p. 13; 249, p. 11.

1. Mon Fils, je ne suis pas jalouse
de ce que tu es avec moi et aussi avec tous.
Sois le Dieu
de qui te proclame!
Sois le Seigneur
de qui te sert!
Sois le frère
de qui t'aime!
afin de donner la vie à tous!

Ainsi la Vierge veut associer tous les hommes à sa dignité:

2. Quand tu demeurais en moi,
c'est en moi et hors de moi que ta Majesté demeurait.
Et quand je te mis au monde
visiblement, à nouveau
Ta puissance invisible
ne s'est pas éloignée de moi.
Tu es en moi,
et tu es hors de moi, émerveillant ta mère!
3. Quand je vois ton image,
celle qui est extérieure (ton humanité)
qui est devant mes yeux,
Ton visage invisible (ta divinité)
est peinte en mon esprit.
En ton image visible,
c'est Adam que j'ai vu; (le nouvel Adam)
et dans l'invisible,
c'est ton Père que j'ai vu qui est uni à toi. (le Verbe)

Marie voudrait que sa prérogative de voir en l'enfant couché devant elle le Dieu invisible, soit partagé par les chrétiens qui ne voient que le pain eucharistique.

4. Serait-ce à moi seule
qu'en deux images
tu montres ta beauté?
Le pain te représente
aussi bien que l'esprit:
Demeure dans le pain
et dans ceux qui le mangent,
Dans ce qui est vu et dans ce qui ne l'est pas
que ton Église te voie
comme te vit ta mère!

Marie doit nous servir de modèle, dans notre manière de vénérer l'Eucharistie. L'amour ou la haine pour le corps de Jésus, pendant sa vie, ou maintenant pour l'Eucharistie, départage les hommes:

5. Celui qui hait ton pain (dans l'Eucharistie)
 ressemble à celui-là
 qui haïssait ton corps (de ton vivant).
 Mais celui qui est loin (dans le temps ou dans l'espace)
 et qui aime ton pain
 Est proche de celui-là
 qui aima ton image.
 Dans le pain et dans le corps
 ils t'ont vu, les premiers comme les derniers.
6. Ton pain l'emporte,
 ô mon enfant,
 sur ton corps
 car, ton corps,
 même les incroyants l'ont vu;
 Mais ils ne peuvent pas voir
 ton pain de vie.
 Ceux qui sont loin se sont réjouis:
 Leur sort l'emporte
 sur celui des proches.

Terminons par la septième strophe qui résume admirablement le sens du rite de la communion (l'image visible) et les dispositions intérieures de foi et d'amour peintes invisiblement sur le cœur du communiant:

7. Voici que ton image est peinte
 avec le sang des grappes
 sur le pain (allusion au rite par lequel le célébrant avec une parcelle
 trempée dans le vin signe les autres parcelles.
 L'action sacramentelle va être le signe de l'efficacité intérieure).
 Et elle est peinte sur le cœur
 par le doigt de l'amour
 avec des couleurs
 de la foi!
 Bienheureux celui qui a remplacé
 les images sculptées par sa véritable image!

* * *

De ce bouquet de fleurs éparses, cueillies au cours de nos lectures dans les œuvres authentiques de saint Éphrem, se dégage, me semble-t-il, une première impression de vérité, de beauté et de fraîcheur. Je n'en veux pour

preuve que cette réponse d'un de nos plus grands poètes contemporains en France, Marie Noël, écrite six mois avant sa mort en juin 1967: venant de traduire les homélies d'Éphrem sur la perle, qui me semblent être avec les homélies sur le Paradis un des sommets de sa poésie, j'avais eu l'audace de les envoyer à la solitaire d'Auxerre, alors presque aveugle, tant il me semblait qu'il y avait d'affinités entre elle et celui qu'on appelle « la cithare du Saint Esprit ».

On vient de me lire votre traduction des poèmes de saint Éphrem. C'est beau! Comme vous avez bien fait de nous rendre ce grand poète!

Depuis ma jeunesse, je l'admirais, l'ayant rencontré dans *L'Année Liturgique* où Dom Guéranger en avait donné quelques fragments: des poèmes sur la Vierge que je ne retrouve pas dans votre fascicule... si du moins on me l'a lu tout entier.

En ces temps de ferveur lointaine où je me bâtissais des cloîtres en Espagne, il m'arrivait de prendre le voile sous le nom de sœur Saint Éphrem, par amour de parenté pour ce chantre de la Vierge dont j'avais entendu la voix mais que je ne connaissais pas. Et voici que vous me l'amenez sur le tard, étant allé vous-même plonger en langue antique pour en rapporter cette « perle » que je suspends à mon oreille.

Ainsi vous m'avez remplie d'heureuse gratitude et je viens, mon Révérend Père, vous en remercier de tout mon cœur.

Marie Noël

Cette réponse me paraît traduire l'avis d'un bon nombre de lecteurs, surtout de contemplatifs, en Occident, en Afrique et en Inde, avides de retrouver la simplicité et la saveur des textes bibliques.

Une seconde réflexion m'est suggérée par une page de Péguy, judicieusement appliquée à saint Éphrem par Urs von Balthazar:

« Jamais dans ce long et dans ce grand pèlerinage (de l'homme vers le ciel), l'auteur ne se présente comme un historien. Comme un géographe de la terre et du ciel, comme un visiteur, comme un inspecteur, et, pour dire le mot, comme un touriste. A aucun moment le poète n'est ici un homme qui fait une excursion. Une grande excursion, mais enfin une excursion... A aucun moment, il ne se met sur le côté pour regarder ce qui se passe. Car ce qui se passe c'est lui. Et c'est d'être perdu ou sauvé... A aucun moment il ne se met sur le bord de la route pour regarder passer les pécheurs. Car les pécheurs, c'est lui. Cette immense troupe, il en est. Rien de latéral. Toute l'œuvre se présente pour ainsi dire dans l'alignement et face au jugement dernier. » (38)

(38) H. Urs von BALTHAZAR, *Les métamorphoses de l'enfer*, dans *Esprit*, août-sept. 1964, p. 300, citant PÉGUY, *Lettres et entretiens*, L'artisan du Livre 1927, p. 180.

C'est bien cette attitude d'engagement personnel que nous retrouvons chez Éphrem en face du mystère de l'Eucharistie: il ne fait pas de cours, il prie devant nous; il chante, c'est pourquoi on l'écoute, et il conclut un bon nombre de ses hymnes par ce que le P. Murray appelle sa « signature personnelle. » (l. c. note (12) p. 142)

Enfin, dernière remarque, il est assez remarquable que l'on puisse découvrir, dans cette région où vivait saint Éphrem, si coupée de toute influence extérieure, une doctrine de l'Eucharistie aussi bien équilibrée, retrouvant ses attaches avec l'Ancien Testament, affirmant sa relation directe avec la Croix et avec le Saint Esprit et sa valeur suprême de spiritualisation. La science théologique de saint Éphrem, si certains la jugent courte, est cependant vraie, attirante et belle. Elle s'est merveilleusement tournée à aimer, à louer et à chanter le Dieu de l'Eucharistie:

Dans la crainte et l'amour approchons du remède de vie
comme des gens qui ont compris!
Que notre cœur soit bouleversé par sa mort!
que notre âme désire son mystère! (39)

(39) P.O., t. 30, p. 229.

APPENDICE

SAINT ÉPHREM

HYMNE 10 SUR LA FOI

(CSCO 154 p. 49; 155, p. 33)

1. Seigneur, tu avais écrit: *Ouvre ta bouche et je la remplirai,*
Voici que la bouche de ton serviteur
ainsi que son esprit sont ouverts pour toi.
Remplis-les, Seigneur, de tes largesses,
Pour que, comme tu le veux, je puisse chanter ta gloire!

Refrain: Rends-moi digne d'approcher de tes largesses avec crainte!

2. Pour parler de toi il y a chez les hommes toutes sortes de niveaux:
Le niveau inférieur, je l'aborde hardiment:
Au milieu du silence ta naissance (éternelle) est scellée,
Quelle bouche oserait la scruter?
3. Si ta nature est une, il s'en trouve plus d'une explication!
D'ordre supérieur, moyen, inférieur.
De l'inférieur, comme d'une table,
Rends-moi digne de glaner les miettes de ta sagesse!
4. Ton histoire sublime est cachée en ton Père,
Les anges s'extasiaient devant tes richesses moyennes.
Un tout petit ruisseau, Seigneur, de ton enseignement
C'est pour nous ici-bas un flot d'explications!
5. Car si déjà le grand Jean s'écriait:
Je ne suis pas digne, Seigneur, de la courroie de tes sandales,
Comme la pécheresse à l'ombre de ton vêtement,
Puissè-je me réfugier pour y faire ma demeure!
6. Comme celle qui dans sa peur trouva cœur et guérison,
Guéris-moi d'une fuite apeurée, qu'en toi je retrouve cœur!
Que par ton vêtement je me laisse conduire
Jusqu'à ton corps, afin que de mon mieux je puisse parler de toi!
7. Ton vêtement, Seigneur, est source de remèdes,
En ton habit visible réside ta force cachée.
Un peu de salive sortie de ta bouche, et de nouveau,
O grande merveille, c'est la lumière au milieu de la boue!
8. Dans ton pain est caché l'Esprit qui ne peut se manger.
Dans ton vin réside un feu qui ne peut se boire
L'Esprit dans ton pain, le Feu dans ton vin,
Merveille sublime, que nos lèvres ont reçue!
9. Quand le Seigneur descendit sur terre chez les mortels
Il les créa créature nouvelle, comme les anges,
Car il mêla en eux le Feu et l'Esprit,
Pour qu'invisiblement ils soient de Feu et d'Esprit!

10. Le séraphin de ses doigts ne toucha pas la braise,
Il l'approcha seulement de la bouche d'Isaïe;
Lui ne la prit pas, lui ne la mangea pas,
Mais à nous le Seigneur accorde ces deux faveurs.
11. A des anges spirituels Abraham servit
Des mets corporels et ils en mangèrent.
Merveille nouvelle: notre puissant Seigneur
A des mortels fait manger et boire Feu et Esprit.
12. Un feu de colère sur les pécheurs descendit et les consuma.
Le feu de la miséricorde dans le pain descendit et demeura.
Au lieu de ce feu qui consuma les gens,
dans le pain vous consommez le Feu et trouvez le salut!
13. Sur les offrandes d'Elie, le feu descendit et les consuma.
Le feu de la miséricorde est devenu pour nous une offrande de vie,
Le feu a consommé l'offrande.
Ton Feu, Seigneur, dans ton offrande, nous l'avons consommé.
14. *Qui dans ses mains a recueilli le vent?* Viens et vois
ô Salomon, ce que fit le Seigneur de ton Père:
Le Feu et l'Esprit, contrairement à leur nature,
Il les a mélangés et versés dans les mains de ses disciples.
15. *Qui, demandait-on, dans un voile a su capter de l'eau?*
Une source dans un voile, c'est le sein de Marie.
Du calice de vie, ce sont des gouttes de vie
Que dans leurs mains voilées tes servantes recueillent.
16. Voici la puissance cachée dans le voile du sanctuaire,
Puissance que jamais nul esprit n'a conçue;
Son amour s'est penché, descendit, voleta
Sur le voile de l'autel de réconciliation.
17. Voici le Feu et l'Esprit dans le sein de ta mère!
Voici le Feu et l'Esprit dans le fleuve de ton baptême!
Dans le pain et le calice, Feu et Esprit Saint!
18. Ton pain tua le Dévoreur qui fit de nous son pain:
La mort qui nous engloutit, ta coupe l'anéantit.
Nous t'avons mangé, Seigneur, et nous t'avons bu,
Non pour te supprimer, mais pour vivre par toi.
19. La courroie de ta sandale fait peur aux avisés;
La frange de ton manteau fait craindre les connaisseurs.
Notre génération folle, en te scrutant,
A perdu la raison, ivre de vin nouveau!
20. Merveilles que les traces de tes pas sur les eaux!
Tu as dompté la vaste mer sous tes pieds,
Mais à un fleuve étroit tu t'es soumis,
T'abaissant pour y être baptisé!

21. Le fleuve ressemblait à Jean qui y baptisait:
Chacun, en sa petitesse, étant l'image de l'autre.
A un fleuve si étroit, à un serviteur si faible
Le Seigneur des deux a (voulu) se soumettre.
22. Vois, Seigneur, mes bras remplis des miettes de ta table!
Il n'y a plus de place en moi.
Puisque je t'adore, retire ton don;
Dans tes trésors, garde-le en dépôt, pour nous les redonner!

HYMNE 18 SUR LA FOI
(CSCO 154, p. 49, 155, p. 33)

*Dans la nature, il y a profusion de symboles de la Foi, de la Trinité et de la croix.
La foi qui ne parle pas est comme l'oiseau qui est encore dans l'œuf.*

1. Tant qu'un petit d'oiseau n'est pas encore formé
Sa faiblesse l'empêche de briser sa coque.
Ainsi la foi, en silence enfermée,
Est encore imparfaite. Parfais-la, Toi qui parfais toutes choses!
- Refrain : Rends-moi digne d'honorer par le silence ton Géniteur !*
2. L'oiseau passe par trois étapes:
Du sein, à l'œuf, puis au nid, où il chante.
Quand il est formé, alors il vole dans les airs,
Et c'est en forme de croix qu'il vient à déployer ses ailes.
3. Ainsi la foi s'achève en trois (étapes),
Quand les apôtres, au Père, au Fils et à l'Esprit, ont fait leur profession de foi,
Alors le kérygme vole aux quatre coins (du monde),
Par la puissance de la croix.
4. Par trois fois, les trois noms sont semés,
Dans l'esprit, dans l'âme et dans le corps, mystérieusement,
Quand nos trois, dans les trois, trouvent leur achèvement,
Ils l'emportent (alors) même sur la force armée.
5. L'esprit qui souffre, tout entier, est signé par le Père;
L'âme qui souffre, tout entière, est unie au Fils;
Le corps, martyr du feu,
Tout entier communie au Saint Esprit

L'oiseau ne vole, le navire ne vogue, que s'il est en forme de croix.

6. Si les ailes de l'oiseau restent closes et se refusent
Au symbole naïf de la croix, alors l'air aussi
Se refuse à lui et ne le soutient pas,
A moins que ses ailes ne proclament la croix.

7. Quand le navire, en forme de croix, étend ses rames
 Il forme, en croisant ses (deux) vergues, (comme) un sein pour (recevoir) le vent.
 Quand il déploie la croix,
 Alors pour sa croisière la voie se trouve ouverte.

Signe obligé pour tout homme, même pour le juif, en ses occupations.

8. Et s'il s'agit de la barque d'un Juif,
 Lui-même se condamne en fait, sans le vouloir,
 Car, dans sa barque, c'est lui, qui, de ses mains,
 A déployé au loin le signe de la croix.
9. C'est par la croix qu'aux renégats la mer se soumet.
 Mais si le crucifieur ne met pas le bois en forme de croix,
 Et n'y pend pas sa voile comme un corps,
 Sa traversée se trouve contrariée.
10. O pur sein (de la voile), symbole du corps de notre Rédempteur,
 Rempli de l'Esprit qu'il contient sans limites
 C'est de l'Esprit, qui réside dans la voile de lin,
 Que les corps, habités par l'âme, reçoivent la vie.

Quand il travaille la terre, sa charrue symbolise la croix

11. Et la glèbe elle-même, au crucifieur, ne peut être soumise
 Sans le symbole brillant de la croix de lumière.
 Le signe de la croix ayant dompté la (glèbe)
 Et l'ayant ameublie, alors il répand en elle sa semence.

Même quand il met un vêtement...

12. Sans ce symbole, même son vêtement ne lui agréé pas:
 Pour le revêtir, il étend ses bras comme en forme de croix;
 Son vêtement, c'est pour lui un miroir:
 C'est dessus qu'est marqué le signe qu'il renia.

Et qu'il tue un agneau! En semant il annonce la résurrection.

13. Quand le crucifieur achète et immole un agneau,
 Il le pend sur une croix, ô mon Seigneur, pour dépeindre ta mort,
 Et quand, par ailleurs, il enfouit en terre des grains de blé
 Il annonce la semence de vie de ta résurrection.

Quand il garde son troupeau, quand il contemple ses fruits.

14. En son troupeau, gardé par ton bâton, vois son symbole,
 Et, dans sa vigne, la grappe remplie du symbole de ton sang.
 Et, à son arbre, quand un fruit est pendu,
 Il symbolise ta croix et le fruit de ton corps.

Le coq de s. Pierre déploie ses ailes en forme de croix pour annoncer la revie du pêcheur.

15. Vois, dans la maison de qui t'a renié, ton héraut qui clame!
Quand, d'un signe évident, il déploie là ses ailes,
Voici qu'il annonce, à qui vit enseveli,
Que les morts revivent, mais leur mort n'était qu'un sommeil.

L'oiseau qui couve est le symbole de la Maternité virginale de Marie.

16. Et si celle qui, chastement, dans son nid pur,
Par la chaleur, a conçu en son sein, et couve de ses ailes,
A mis au monde un enfant sans union,
Vois: elle est en sa demeure le miroir de Marie.